

Des animaux et des hommes



« Labrador en baigneuse » (à gauche). « Basset Biker » (à droite).
Sculptures en papier mâché.

MUSE ET HOMME

La bête humaine

Etroitement liée à l'urbanisation, la sensibilisation en faveur de la cause animale reste assez récente. L'Assemblée nationale vient à peine de leur reconnaître le statut d'« êtres vivants doués de sensibilité »

En histoire comme en science, il n'existe pas d'animal : seulement des animaux. Il en va de même des relations qui nous attachent à eux. Relations de pouvoir ou d'amour, de travail ou de compagnonnage, de hasard ou de nécessité, tout est affaire d'espèce, de race. Et aussi de lieu et d'époque. La richesse et la diversité de la domestication en témoignent : entre les hommes et les bêtes, les liens sont en construction permanente.

Dans la France rurale, veaux, vaches et cochons ont longtemps peuplé les campagnes – et même les villes, au cœur desquelles ils étaient menés au XIX^e siècle pour y être tués et leur viande débitée. Au sortir de la seconde guerre mondiale, le paysage n'est plus le même. Regroupés dans des exploitations d'élevage intensif, les cheptels meu-

rent désormais dans d'invisibles abattoirs. L'urbanisation s'intensifiant, la population perd peu à peu le contact avec les bêtes sauvages et domestiques. A la place de ces deux faunes traditionnelles émerge celle des animaux de compagnie. En quelques décennies, le nombre de chiens et de chats explose dans les villes, faisant naître une sensibilité nouvelle à la cause animale. Ce que le philosophe Francis Wolff appelle « le tournant animaliste dans l'éthique contemporaine ».

« Dans l'imaginaire contemporain, l'animal n'est plus ce qu'il était dans l'imaginaire classique. Il a cessé d'être objet de frayeur, de convoitise, de sacrifice, de culte, d'admiration, de rivalité, de collaboration dans le travail ou d'hostilité dans la guerre des espèces. Désormais, c'est la victime ou le compagnon familial », résume-t-il. Ce qu'il considère comme un « appauvrissement des re-

lations réelles, imaginaires et symboliques » entre hommes et animaux n'est pourtant pas inéluctable ni universel.

Débats passionnés

D'autres approches perdurent en d'autres lieux du monde, dont il sera débattu lors du colloque « Des animaux et des hommes. Héritages partagés, futurs à construire », organisé par l'OCHA, l'Observatoire Cniel (Centre national interprofessionnel de l'économie laitière) des habitudes alimentaires, en partenariat avec *Le Monde*, le 27 novembre, à Paris. Dans nos sociétés occidentales, le regard porté sur les animaux n'en a pas moins été transformé au cours du dernier demi-siècle. On sait désormais qu'ils sont capables de souffrance, d'émotions. Que les plus évolués d'entre eux savent mentir, mais aussi

faire preuve de courage ou d'altruisme – valeurs longtemps réservées à l'espèce humaine.

Ethologues, psychologues et philosophes sont aujourd'hui nombreux à tenter de faire œuvre de réparation auprès de ces êtres dominés par l'homme tout au long de l'histoire de l'Occident. Sous la pression de ces intellectuels, sous celle, aussi, de militants de la cause animale, le politique se voit contraint de réagir. A l'échelle européenne, où l'on se préoccupe désormais sérieusement du bien-être animal. A l'échelle nationale, théâtre de débats passionnés sur l'identité juridique qu'il convient d'accorder aux bêtes. Dont acte : le 30 octobre, une disposition a été adoptée par l'Assemblée nationale faisant passer les animaux du statut de « biens meubles » à celui d'« êtres vivants doués de sensibilité ». ■

CATHERINE VINCENT

La Chine s'éveille au respect de l'animal

Une prise de conscience s'opère lentement parmi la classe moyenne chinoise, séduite par les animaux de compagnie

SHANGHAI - correspondance

Chaque été, la petite ville de Yulin, dans le sud-est de la Chine, célèbre le solstice en dégustant des mets locaux : des lychees à l'alcool, mais surtout de la viande de chien. Les carcasses de canidés sont bien visibles sur les étals des commerces de rue. Pour combien de temps encore ? Déjà en 2013, les festivités avaient subi le remue-ménage d'activistes de la cause animale jugeant cruel le traitement réservé à ces chiens entassés dans des cages, et s'opposant par principe à la consommation de viande du meilleur ami de l'homme.

Dix mille ailerons de requin séchent sur le toit d'une usine à Hongkong, en janvier 2013.
BOBBY YIP/REUTERS



Les campagnes contre la consommation d'ailerons de requin convainquent certains restaurants de retirer ce plat du menu

Cette année, ce festival qui s'est tenu en juin fut encore plus mouvementé. Les ventes ont péniblement atteint un tiers de ce qu'elles étaient en 2013. Les patrons d'échoppe ont reçu des appels téléphoniques menaçants de nouveaux militants chinois de la cause animale et ont même subi la visite de membres d'une soixantaine d'organisations de protection des animaux. Certains de ces derniers se sont retrouvés encerclés par des locaux révoltés que l'on s'en prenne à leur pratique, pas plus cruelle à leurs yeux que la consommation de bœuf ou de porc. Il a fallu que la police intervienne pour séparer ces deux points de vue.

Ce type d'associations en faveur de la protection des animaux n'a émergé que récemment en Chine, à mesure qu'une nouvelle classe moyenne urbaine a été séduite par les animaux de compagnie. En parallèle, l'avènement d'Internet a favorisé la circulation de nouvelles choquantes : des articles sur le vol de chiens domestiques par des réseaux mafieux dans les rues pour les revendre, des pho-

tos de chiens pendus au bout de bâtons avant de finir dans les cuisines de villes comme Yulin.

Depuis, nombreux sont les Chinois qui refusent de consommer du chien. A Yulin, les autorités locales ont dû préciser qu'elles n'avaient rien à voir avec l'organisation de l'événement controversé. Elles ont interdit aux fonctionnaires d'y participer à titre personnel, et demandé aux restaurateurs de retirer la mention « viande de chien » de leurs devantures afin d'éviter davantage de troubles.

La prise de conscience n'est d'ailleurs pas limitée aux chiens. Les campagnes contre la consommation d'ailerons de requin souvent rejetés en mer agonisant une fois l'extrémité sectionnée, convainquent certains restaurants de retirer ce plat du menu, même s'il reste encore largement disponible en Chine.

Dans une étude publiée en mai, deux chercheurs de la faculté de sciences de la vie de l'université normale de Pékin, Li Zhang et Feng Yin, constatent que 52,7 % des habitants de la capitale jugent désormais que les espèces sauvages ne devraient pas être consommées par l'homme, contre 42,7 % en 2004.

Mais leurs recherches montrent également que les personnes ayant les revenus les plus élevés ont le plus fort taux de consommation d'espèces sauvages, car celles-ci sont onéreuses. De sorte que la prise de conscience chez certains est partiellement dépréciée par la montée globale des revenus en Chine.

Offrir ces espèces à ses convives constitue souvent une démonstration de richesse. Celle-ci repose sur une croyance plus profonde : les Chinois se voient capables de dominer la nature, de l'utiliser

à leur profit. Beaucoup croient aux effets bénéfiques de la consommation d'espèces sauvages dans le domaine de la médecine traditionnelle.

En mars, à l'issue d'un raid, la police de la ville portuaire de Zhanjiang, dans le sud, a découvert dix tigres morts. Les félins avaient été tués devant une audience d'hommes d'affaires et d'officiels désireux de faire la démonstration de leur ascension sociale en assistant à ces séances de torture, dont l'électrocution de l'animal, et d'en consommer certains morceaux. Le tigre est synonyme de vigueur physique masculine. C'est une fierté pour certains de pouvoir se l'offrir.

Là encore, la conscience nouvelle de la souffrance animale chez certains citoyens vient s'interposer contre ces pratiques. Un groupe pharmaceutique spécialisé dans la médecine traditionnelle,

Guizhentang, en a fait l'expérience en 2013. L'entreprise vend de la bile d'ours, dont certains Chinois pensent qu'elle guérit les maladies du foie et des reins. Le liquide est prélevé par un cathéter qui reste implanté dans la vésicule biliaire d'ours placés en cage tout au long de leur vie. Dans son prospectus, Guizhentang promettait de développer son activité en acquérant jusqu'à 1 200 ours à l'avenir, contre les 400 détenus à l'époque. Son site Internet fut victime de cyberattaques et des militants déguisés en ours n'hésitèrent pas à aller s'en prendre à ses produits dans les magasins. Face à cette colère des internautes et à la mobilisation de stars telles que le joueur Yao Ming, le groupe fut contraint d'annuler ses projets d'introduction en Bourse à Shenzhen. ■

HAROLD THIBAUT

Vache indienne : le sacre d'un mythe récent

Outil de mobilisation politique contre les colonisateurs, la vénération du bovidé remonte seulement au XIX^e siècle

NEW DELHI - correspondance

Pauvre vache sacrée ! L'animal est si vénéré en Inde, au moins par une frange de la population, qu'il n'a pas la vie facile. Pendant que ministres et députés s'emparent d'elle comme d'un étendard de la culture hindoue, la vache doit vivre dans une Inde qui s'urbanise, les pattes sur le goudron, le museau dans les pots d'échappement, pour combler de fierté ces hindous qui ne peuvent vivre sans elle. Et peu importe si l'animal meurt dans des accidents de circulation, est abattu clandestinement, ou s'il doit abandonner les verts pâturages de ses ancêtres pour brouter les sacs plastique jusqu'à mourir d'étouffement. La vache sacrée est victime de l'adoration qu'elle suscite.

Le mythe est pourtant une création récente, absent des textes sacrés indiens, le Rig-Veda, rédigés entre 1 500 et 600 ans avant notre ère, si l'on en croit Dwijendra Narayan Jha. Dans son ouvrage intitulé *Le Mythe de la vache sacrée* (Verso, 2002), l'historien montre, exemples à l'appui, que la vache est servie comme offrande aux dieux védiques, dont Indra, qui en était très friand. L'animal est même consommé par les habitants, les Aryens, qui venaient d'arriver des steppes d'Asie centrale dans les plaines du nord du pays. Et il est également sacrifié pour accompagner la migration de l'âme du défunt dans le cycle des réincarnations. « *La dimension sacrée*

de la vache est un mythe et sa viande faisait partie du régime alimentaire non végétarien et des traditions diététiques des ancêtres indiens », conclut Dwijendra Narayan Jha.

C'est au XIX^e siècle, à la suite du mouvement créé par le leader religieux Dayanand Saraswati, que la protection de la vache devient un outil de mobilisation politique contre les colonisateurs, avec, en filigrane, la croyance que les invasions musulmanes auraient imposé la consommation de bœuf à l'Inde. Cette sacralisation de la vache est même à l'origine de l'un des épisodes les plus sanglants de la révolte contre les colons britanniques. En 1857, les Cipayes, soldats indiens enrôlés dans l'armée de la Compagnie anglaise des Indes orientales, s'opposent à l'utilisation du suif (la graisse de bœuf ou de porc) dans leurs armes. Et déclenchent une mutinerie qui fera des milliers de morts.

Quelques années plus tard, Gandhi écrit : « *La mère vache est à plusieurs égards meilleure que la mère qui nous a donné naissance*. » Il poursuit : « *Notre mère nous donne du lait pendant quelques années et ensuite s'attend à ce qu'on soit à son service lorsqu'on grandit. La mère vache ne nous demande rien hormis de l'herbe et des granulés.* » L'Inde indépendante a interdit l'abattage et l'exportation de vaches, mais certains Etats sont allés plus loin. En 2010, le parti nationaliste hindou du BJP a fait passer une loi dans l'Etat du Karnataka pour interdire l'abattage de buffle, allant jusqu'à pénaliser la posses-

sion de viande de bœuf. Une marginalisation, de fait, des minorités religieuses comme les musulmans ou les chrétiens. « *Cette loi est symptomatique d'un communautarisme silencieux conduit par un Etat aux mains de la droite hindoue* », écrivait Smitha Rao dans un article de la revue *EPW*, publié en 2011.

Lors de la dernière campagne électorale de mai, le nouveau premier ministre indien, Narendra Modi, a exploité le thème de la protection de la vache en reprochant au pouvoir en place d'avoir mené la « *révolution rose* », de la couleur de la viande qui sort des abattoirs. En septembre, la ministre de la femme et de l'enfance, Maneka Gandhi, est même allée jusqu'à accuser les abattoirs indiens illégaux de financer le terrorisme.

Alors même que l'Inde célèbre la vache sacrée, le pays est le deuxième exportateur de bœuf du monde. L'abattage est strictement encadré, autorisé dans certains Etats pour le buffle seulement ou alors pour le taureau s'il a dépassé un certain âge. Mais les organisations non gouvernementales de défense des animaux soupçonnent les abattoirs de faire passer de la viande de bœuf pour du buffle. Dans certains endroits, la consommation de bœuf est clandestine. A Delhi, où son transport est interdit, il faut appeler un « *dealer de bœuf* » pour avoir le droit de déguster ce qui n'est bien souvent qu'une entrecôte de... buffle. La marchandise arrive dans un sac noir, livrée clandestinement.

La vache est si sacrée qu'elle est parfois kidnappée. En 2013, des caméras de surveillance ont surpris quatre malfaiteurs en train d'enlever précipitamment une vache sur un parking, en la poussant sur le siège arrière d'une voiture de la taille d'une Twingo. Les enlèvements se terminent souvent mal, dans un des 30 000 abattoirs illégaux que compterait l'Inde.

Le bœuf se consomme clandestinement.

A Delhi, où son transport est interdit, il faut appeler un « dealer de bœufs » pour avoir le droit d'en déguster

Cette clandestinité pose des problèmes sanitaires et ne garantit pas à l'animal, loin de là, une fin heureuse. Parfois, il est transporté illégalement au Bangladesh, au risque de tomber sous les balles des gardes-frontières. La vache sacrée indienne doit parfois regretter la vie normale de ses congénères. ■

JULIEN BOUISSOU

A l'école des chiens guides

Labradors, retrievers, bergers ou collies, ils assistent les malvoyants dans tous leurs déplacements.
Un accompagnement qui requiert, au préalable, une formation sans faille

La porte du box à peine ouverte, Izia jappe de joie. « *Doucement ! Assise* », lui intime d'une voix douce William Saligot, son dresseur. L'heure n'est pas au jeu, mais au travail. Équipée d'un harnais et d'une laisse, la chienne, croisée d'un flat-coated retriever et d'un labrador, trotte maintenant dans les rues du 12^e arrondissement de Paris. Soudain, elle s'immobilise et s'assoit. « *Là, elle signale l'arrivée devant un passage piéton* », indique le formateur, avant de traverser le carrefour, une fois le feu passé au vert. William Saligot, 39 ans, travaille depuis treize ans à l'Ecole de chiens guides pour aveugles et malvoyants de Paris. Il fait partie des 80 personnes qui exercent ce métier en France.

Comme ses collègues, il est chargé du dressage de trois chiens. Les siens ont 1 an et demi : Ivoire, une chienne berger suisse aussi blanche qu'Izia est noire, et Inko, un labrador roux. Si

d'approfondir ces connaissances, à raison de deux heures de travail par jour. « *On apprend aux chiens à se déplacer avec un harnais, à prendre les transports en commun et à trouver les passages piétons pour leur maître*, poursuit-il. *L'entraînement se fait d'abord sur des parcours à l'école, puis dans des rues calmes et enfin sur des grandes places comme celle de la Bastille.* »

L'apprentissage de chaque étape du quotidien compte, jusqu'au nourrissage. « *Le chien guide doit rester à sa place quand on pose la gamelle, et ne pas sauter sur la personne qui le nourrit. Il ne doit pas être démonstratif* », ajoute-t-il, en calmant l'effusion des chiens dans les box. Et de glisser : « *Quand ils sont tous les trois, il y a toujours une compétition.* »

C'est cette stabilité comportementale, en plus de critères physiques, qui justifie la sélection de certaines races plutôt que d'autres. Les labradors, golden retrievers, bergers blancs suisses ou encore border collies que l'on croise partout dans l'école s'y prêtent particulièrement en raison de leur taille moyenne, de leur force, de leur caractère sociable, ainsi que de leurs capacités de concentration, de mémoire, d'autonomie et d'adaptation.

A l'issue des six mois de dressage, les chiens passent un certificat d'aptitude lors d'un parcours d'une heure au cours duquel l'éducateur a les yeux bandés. « *Tous finissent par réussir, car les chiens qui ne sont pas faits pour ce travail sont réformés plus tôt* », assure William Saligot. Sur les 80 chiots qui naissent chaque année à l'école de Paris, près de 50 sont remis à des déficients visuels. A l'échelle de la France, ce sont 200 chiens guides qui sortent tous les ans des dix centres nationaux. Les autres, les agités, les anxieux ou les blessés sont donnés à l'adoption. Le plus tôt est le mieux, car le dressage a un coût : 25 000 euros par chien guide, ensuite remis gratuitement aux personnes aveugles ou malvoyantes. Le financement se fait par des dons et des legs.

La rencontre entre le chien guide et son nouveau maître a lieu lors d'un stage de quinze jours à l'école. Une période très courte, mais mûrie de longue date. « *L'attente pour les chiens guides est de deux ans. Alors, quand on les dresse, on sait plus ou moins à quel demandeur ils pourraient correspondre*, confie William Saligot. *Les physiques doivent coller – une personne de grande taille sera plus aisément guidée par un grand*

« J'ai entièrement confiance en lui. Je lui dis : “Ce matin, je vais à la danse”, et il m'y emmène. Il me rend totalement autonome. On est fusionnels »

FABIENNE HAUSTANT
danseuse malvoyante

l'école suit les canidés tout au long de leur vie, lui les récupère à un moment-clé : au retour de la famille d'accueil et avant la remise à leur futur maître. Six mois de formation cruciaux pour leur apprendre à guider des personnes déficientes visuelles.

« *Les chiots naissent à l'école, y restent trois mois, puis partent dans une famille d'accueil bénévole pendant un an. Ils commencent à acquérir un équilibre émotionnel, à gérer leur stress et leur impatience, et prendre des réflexes dans la rue : ne pas renifler partout, ne pas tirer sur la laisse, se tenir quand ils rencontrent un autre chien* », explique William Saligot.

Les six mois passés dans l'enceinte de l'école, en lisière du zoo de Vincennes, permettent



La danseuse
Fabienne Haustant
et son chien
guide Finlay.
JULIE BALAGUÉ
POUR « LE MONDE »

chien –, de même que les caractères : si le déficient visuel a une forte assurance, le chien doit malgré tout réussir à prendre des initiatives. »

Cette harmonie, Fabienne Haustant l'a trouvée avec Finlay, un golden retriever âgé de 4 ans. Alors qu'elle lave son chien à grande eau dans la cour de l'école, cette danseuse professionnelle malvoyante, atteinte d'une rétinite pigmentaire depuis l'enfance, se souvient du premier contact, il y a deux ans, avec celui qui ne la quitte plus aujourd'hui. « *Je suis très énergique. Finlay est dynamique, tout en sachant être calme et totalement invisible. On a tout de suite accroché* », raconte-t-elle en caressant les boucles rousses de son équipier.

Aujourd'hui, le golden retriever la guide partout, dans le métro, le bus et même l'avion. Plus besoin de la canne qu'elle a utilisée huit ans durant. « *J'ai entièrement confiance en lui. Je lui dis : “Ce matin, je vais à la danse”, et il m'y emmène de mémoire. Il me rend totalement autonome. On est fusionnels.* » Au point que son mari a mis du

temps à accepter sa présence. « *Il s'y est habitué, et mon fils l'adore* », confie-t-elle dans un éclat de rire. Il faut dire que Finlay l'a protégée l'an dernier, quand un bull terrier l'a attaquée dans la rue. Le chien guide s'est interposé et a été violemment mordu aux babines. Après une opération chirurgicale et une semaine de repos, il a retrouvé sa maîtresse, soulagée.

L'accident, c'est la hantise de William Saligot. « *On essaie de préparer le chien à toutes les situations possibles, mais une fois qu'on l'a donné, on n'est jamais à l'abri d'un problème*, craint-il. *Un jour, sur un trajet quotidien, il peut y avoir un nouvel échafaudage et une poussette qui passe en même temps. Comment le chien va-t-il réagir ?* » En outre, l'éducateur doit apprendre à voir partir ses protégés. « *On donne une partie de nous à chaque fois*, admet-il. *Mais pour la bonne cause : pour un déficient visuel, se déplacer avec un chien guide et non une canne, c'est chercher les ouvertures au lieu des obstacles.* » ■

AUDREY GARRIC

Chez les sans-abri, un attachement sans laisse

La relation des SDF avec leur compagnon de galère à quatre pattes favorise le maintien d'un certain lien social

Ils sont souvent désignés par l'appellation péjorative « punk à chien ». Ce sont simplement des propriétaires de chien vivant dans la rue. La statistique publique déjà bien insuffisante sur les sans-domicile-fixe l'est encore plus sur ceux qui possèdent un compagnon à quatre pattes. Christophe Blanchard, sociologue et maître-chien, spécialiste de la relation homme-animal, est l'un des rares à avoir travaillé sur ces binômes de la rue. Ses enquêtes de terrain dressent le portrait de propriétaires plutôt jeunes, entre 18 et 35 ans, en relative bonne santé et qui, grâce à leur animal, ne sont pas complètement coupés de la société.

« *Quand on possède un chien, il faut aller chez le vétérinaire, lui trouver de la nourriture, le promener ; cela nécessite une certaine énergie, que des personnes très marginalisées, ou plus âgées, n'ont pas toujours* », analyse Christophe Blanchard, auteur d'un récent ouvrage sur le sujet (*Les maîtres expliqués à leurs chiens*, La Découverte, 133 p., 9,99 €).

La présence d'un chien à leur côté permet aussi aux sans-abri « *de tisser tout un échecaveau de liens sociaux* », avec les passants, et en particulier avec les autres propriétaires de chiens qu'ils aient ou pas un domicile. « *L'animal favorise la générosité des passants mais aussi les discussions im-*

provisées entre des personnes qui ne se seraient jamais parlé », poursuit le sociologue. La garde de l'animal durant les démarches administratives, les périodes d'hospitalisation ou de travail du propriétaire permettent aux compagnons d'errance d'entretenir un réseau amical et presque familial, facteur d'équilibre.

Outils de médiation

Ces compagnons de galère sont souvent considérés par leurs maîtres comme des membres de la famille qu'ils n'ont pas eue ou avec laquelle ils sont en rupture, et ils ont souvent avec eux une relation fusionnelle. Interdits de séjour dans la plupart

des structures d'accueil et d'hébergement, les chiens de la rue vivent en permanence au contact de leurs propriétaires. Ils partagent leurs journées, et leurs nuits, allant jusqu'à dormir dans le même sac de couchage. Dans certains cas, l'idée d'une séparation, souvent vécue de part et d'autre comme un abandon, n'est même pas envisageable.

Ce fonctionnement peut être un obstacle à l'insertion, mais aussi un formidable outil pour relever la tête. Quelques rares programmes novateurs utilisent ces relations privilégiées. Ainsi, près de Nantes, l'association Saint-Benoît-Labre a mis en place avec l'aide de Nathalie Simon, une

vétérinaire comportementaliste, un suivi où le chien est un outil de médiation entre le travailleur social et les personnes à la rue. A travers des conseils de gestion de leur animal, les intervenants mettent en confiance les SDF, les écoutent et évaluent leurs possibilités d'accès à un logement, à un emploi ou à une formation. Cette expérimentation, financée par la Fondation Adrienne et Pierre Sommer qui soutient des projets autour de l'homme et l'animal, a déjà bénéficié à une cinquantaine de sans-abri, dont un tiers vivent aujourd'hui de façon autonome dans un logement avec leur animal. ■

CATHERINE ROLLOT



« Sardine », 2011 (à gauche). « Biche », 2011 (à droite).
Charlotte Caron. Peintures sur photo marouflée sur médium,
acrylique, 90 x 90 cm.

CHARLOTTE CARON

« On protège les animaux pour se protéger soi-même des violences »

ENTRETIEN | Le XIX^e siècle a constitué un tournant dans notre façon de vivre avec les animaux, de les utiliser, de s'en préoccuper. C'est à cette époque, détaille l'historien Damien Baldin, que se tisse la trame de nos relations actuelles avec eux

Damien Baldin, historien à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, explique la manière dont l'urbanisation au XIX^e siècle s'est accompagnée d'une évolution du rapport à l'animal. Et qu'il faudra attendre les années 1850 pour qu'émergent les acteurs et les lois de protection des animaux.

Notre compagnonnage avec les bêtes date de temps immémoriaux. Mais au XIX^e siècle, leur nombre et leur importance économique sont sans commune mesure. Pourquoi ?

Il se produit à cette époque deux révolutions, qui vont avoir des conséquences fondamentales sur nos relations avec les animaux. La révolution agricole et industrielle d'une part, qui va entraîner la multiplication du bétail et des animaux destinés au transport des marchandises. La révolution urbaine d'autre part, qui aura pour corollaire la massification des animaux de compagnie. Autre phénomène important : l'Etat et les autorités publiques vont être de plus en plus présents dans l'organisation des villes et des campagnes. Les relations sociales vont être de plus en plus encadrées, réglementées par le politique. Y compris celles qui mettent en jeu la présence des animaux parmi les hommes.

Comment vit-on à l'époque avec les animaux de compagnie ?

Là encore, on assiste à une mutation profonde, due à l'urbanisation. La population va continuer à vivre avec les animaux, mais évidemment pas de la même manière qu'à la ferme. Les animaux qui vont pouvoir rester au plus près des hommes doivent être adaptables à la vie en appartement : ce sont les chiens, les chats, et plus encore les oiseaux. On l'oublie un peu aujourd'hui, mais l'oiseau en cage, à cette époque, était très présent dans les familles. Il était associé au courant romantique, et au chant. La musique était alors très importante, dans l'éducation des jeunes filles comme dans les travaux paysans.

La popularisation de l'animal de compagnie transforme-t-elle nos relations aux bêtes ?

Elle les rend plus proches, plus intimes. Les XVIII^e et XIX^e siècles sont aussi ceux de l'apparition du « moi », de l'attention que l'on a pour ses ressentis. Cette sensibilité accrue à ses sentiments va elle aussi favoriser le phénomène de l'animal de compagnie. Le chat ou le chien devient le compagnon intime. Il va répondre à ce besoin de confidences, de douceur, qui est caractéristique de cette révolution de l'intime. L'enfant est également associé à cette évolution. Au point que le Conseil d'Etat déclare, à la fin du XIX^e siècle, qu'un chien de compagnie peut se définir juridiquement comme tel s'il est permis que les enfants jouent avec lui.

A cette époque, on commence donc à considérer l'animal de compagnie comme un membre à part entière de la famille, préfigurant ce que l'on connaît aujourd'hui. Mais ce phénomène ne se produit pas ex nihilo, comme le seul produit de la révolution de l'intime, de la ville et de l'industrie. Il est aussi l'héritage d'un compagnonnage qui existe depuis longtemps dans les campagnes. Car dans la culture rurale française du XVIII^e et du XIX^e siècle, les animaux de rente, d'une certaine manière, sont déjà des animaux de compagnie. Les relations qui les lient aux paysans ne se jaugent pas uniquement à l'aune de leur utilité. On peut à la fois aimer et tuer un animal, il n'y a alors pas de contradiction à cela.

On a tendance à l'oublier, mais le cheval était alors omniprésent...

Au XIX^e siècle, on assiste à une mobilité croissante des hommes comme des marchandises. Et pour assurer cette mobilité, rien ne vaut la vitesse et la force du cheval de trait. Soudain, on le trouve partout : dans les champs, dans les mines, dans les villes. C'est lui, avant le train et l'automobile, qui permet la révolution des transports. A Paris, on compte 40 000 chevaux en 1850. Ils sont 78 000 en 1880, pour une population à peine supérieure à 2 millions d'habitants. Soit environ 1 cheval pour 25 habitants.

Au XIX^e siècle comme jamais auparavant, on a le souci d'améliorer et de contrôler l'usage que l'on fait des animaux... Cela passe-t-il, là encore, par un changement de relations entre l'homme et la bête ?

Toutes ces mutations, de manière générale, entraînent une évolution du regard porté sur les animaux domestiques. Bien plus qu'au Moyen Age, ou qu'à la période antique, la question est de savoir comment se comporter au mieux avec eux. On commence à penser qu'ils sont des êtres psychologiques, capables de sentiments, et qu'il faut bien les traiter pour obtenir ce que l'on attend d'eux. Dans les manuels de traite laitière, on insistera ainsi sur la douceur qu'il convient d'apporter aux vaches pour qu'elles aient une bonne productivité.

L'histoire des animaux n'étant jamais isolée de son environnement social et culturel, cette évolution n'est d'ailleurs pas très éloignée de celle qu'on observe alors dans les armées vis-à-vis des soldats, ou dans les écoles vis-à-vis des élèves. L'enjeu est d'obtenir l'obéissance et d'asseoir au mieux son autorité. Et le courant de pensée qui émerge à la fin du XIX^e siècle, c'est que le bon chef, le bon instituteur, le bon dresseur, c'est celui qui sait se faire aimer, et qui sait faire preuve de douceur.

A mesure que les animaux se font plus présents dans les villes, leur protection devient elle aussi un sujet politique. La reconnaissance de l'animal comme être sensible, cela commence au XIX^e siècle ?

Les questionnements sur la nécessité de protéger les animaux émergent dès la Révolution française, mais c'est à partir du milieu du XIX^e siècle qu'ils se concrétisent véritablement. Par des groupes sociaux bien identifiés, telle la SPA, créée en 1845 et reconnue d'utilité publique en 1860. Et par des lois, comme la loi Grammont de 1850, qui érige en contravention punissable d'une amende et d'une peine de prison en cas de récidive les mauvais traitements infligés en public, de façon abusive, à des animaux domestiques. Cette loi illustre l'attention que portent

désormais les élites à la protection animale. Mais elle est aussi le résultat d'une peur sociale : il s'agit tout autant, si ce n'est plus, de protéger les hommes du spectacle de la violence que de protéger les animaux eux-mêmes.

Une manière de domestiquer la société ?

En quelque sorte. Au XIX^e siècle, on parle très clairement d'une mise en ordre de la société, et limiter la violence faite aux animaux est une des manières de réguler les comportements. On peut d'ailleurs faire un parallèle avec le buzz médiatique qui s'est produit en février autour du chaton Oscar, qu'un jeune Marseillais s'est amusé à lancer vers une barre d'immeubles en se faisant filmer par un copain. L'émotion qui s'en est suivie – décuplée par le fait que la vidéo était visible sur YouTube – n'était pas seulement révélatrice d'une sensibilité accrue de l'opinion publique vis-à-vis des animaux. Elle montre aussi la persistance de cette vieille idée : on protège les animaux pour se protéger soi-même des violences.

On ne peut pas, en effet, faire abstraction du contexte dans lequel ce geste de cruauté a été fait : par un jeune issu des cités du nord de Marseille, ville réputée extrêmement violente... Si l'émotion a été si forte, c'est aussi parce qu'elle a rencontré la peur de la délinquance que suscitent aujourd'hui les quartiers périphériques d'une ville perçue comme criminogène. Avec le chat Oscar, nous revoilà en 1850, quand les élites sociales dénonçaient les charretiers ivrognes et les populations dangereuses des faubourgs. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
CATHERINE VINCENT

À LIRE
« HISTOIRE
DES ANIMAUX
DOMESTIQUES
(XIX^e-XX^e SIÈCLE) »
de Damien Baldin
(Seuil, 384 p., 22,50 €).